



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie de juin 2022¹

Aventuriers, voyageurs et savants : à la découverte archéologique de la Syrie, XVII^e - XXI^e siècle / Annie Sartre-Fauriat
Éd. CNRS, 2021
Cote : 65.928

Terre d'ancrage de peuples divers, carrefour entre l'Orient et la Méditerranée, la Syrie abrite de nombreuses traces des civilisations qui s'y sont succédées. Néanmoins, sa richesse archéologique resta longtemps inaccessible et négligée, et il fallut la ténacité de quelques aventuriers pour que les vestiges de « cités mortes » ou oubliées émergent au XVIII^e siècle, avant que les savants et les institutions prennent le relais aux XIX^e et XX^e siècles. C'est à cette découverte progressive d'une région dont elle est spécialiste pour l'avoir parcourue maintes fois et en avoir publié des centaines d'inscriptions qu'A. Sartre-Fauriat convie le lecteur.

Dans un chapitre introductif, A. S.-F. retrace les principales étapes qui relient l'Antiquité au XVII^e siècle. Popularisé par le passage d'Hélène, mère de l'empereur Constantin, en 326 et la découverte de la « vraie croix », la pratique du pèlerinage à Jérusalem et en Palestine se développa à partir du IV^e siècle. Au fil du temps, d'autres « lieux saints » en relation avec la vie de Jésus, des sites abritant des sépultures de martyrs, de saints ou des reliques s'ajoutèrent aux circuits empruntés par les pèlerins. Malgré quelques restrictions, les pèlerinages se poursuivirent après la conquête musulmane et les croisades les renforcèrent. Mais les monuments autres que chrétiens n'intéressaient guère les voyageurs qui préféraient suivre les itinéraires préétablis. Les conditions se modifièrent au XVI^e siècle avec la conquête du pays par les Ottomans et l'établissement de relations diplomatiques avec les puissances occidentales. Mais, parmi les diplomates et commerçants qui se rendirent à Alep - tel J.-B. Tavernier, joaillier français au service de Mazarin qui effectua plusieurs voyages dans la région - peu s'intéressèrent au passé antique.

La première partie, la plus développée, s'intéresse au « temps des « antiquaires » et aventuriers », qui court de la fin du XVII^e au début du XIX^e siècle. Durant cette période, Palmyre fut redécouverte et deux régions, l'une au nord, dite des « villes mortes », désignant les centaines de villages antiques qui parsèment les jebels, l'autre au sud, le Hauran, firent l'objet de quelques explorations.

Malgré l'insécurité endémique qui régnait, deux marchands anglais, T. Lanoy et A. Goodyear, partis d'Alep, réussirent à gagner Palmyre en 1678 et, instruits par leurs mésaventures, repartirent mieux encadrés en 1691 accompagnés d'un peintre hollandais, G. van Essen, et du Révérend W. Halifax, dont les remarques prouvent qu'il avait compris plusieurs particularités de la cité grâce à des inscriptions. D'autres explorateurs, dont quelques Français, se lancèrent ensuite dans l'aventure, mais celle-ci restait périlleuse et il revint à R. Wood, un



Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](#) sont mises à disposition selon les termes de la licence [Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transposée](#).

Cette recension est basée sur un ouvrage disponible à la [bibliothèque de l'académie des science d'outre-mer](#)



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

archéologue, et J. Dawkins, un « antiquaire », de passer à la postérité en tant que re-découvreurs de Palmyre en 1751. Accompagnés de l'italien G. B. Borra, sollicité pour ses qualités d'architecte, ils passèrent quinze jours sur le site. R. Wood observa les ruines avec beaucoup de perspicacité et Borra réalisa cinquante-sept planches qui dénotent une tendance à enjoliver les vestiges dans l'esprit classique. L'ouvrage qui fut publié peu après leur retour rencontra un grand succès et il permet de constater aujourd'hui la disparition de certains monuments. Il fut aussi à l'origine du déchiffrement de la langue palmyrénienne par l'abbé Barthélémy. Parmi ceux qui se risquèrent à leur suite, le français L. F. Cassas, dessinateur et architecte, visita l'oasis en 1785 et en rapporta deux séries de planches d'un intérêt variable. Les dessins reproduisant ce qu'il voyait constituent de bons témoignages, mais les planches réalisées dans son atelier laissent place à une imagination inspirée de l'architecture grecque et romaine. Quant à Volney, qui s'intéressa surtout aux mœurs des habitants, il ne s'y rendit pas et sa contemplation des ruines s'est nourrie des écrits de ses prédécesseurs. Des voyageurs continuèrent de se rendre à Palmyre au début du XIX^e s., mais les tracasseries et les exigences financières dues à l'influence de la nouvelle « reine » de Palmyre, Lady Hester Stanhope, semblent avoir suscité plus de déceptions que d'enthousiasme. Malgré tout, en 1827, L. de Laborde put réaliser de belles planches plus réalistes que celle de ses prédécesseurs, comme il le fit pour le Hauran peu après.

La découverte des « villes mortes », dont les voyageurs pouvaient apercevoir quelques vestiges entre Alexandrette (Iskanderun) et Alep, commença à la même époque. Leur premier explorateur véritable, H. Maundrell, un pasteur anglais, a soigneusement décrit les édifices tout en donnant les références historiques des sites visités. Il signala notamment les monuments d'Amrith sur la côte phénicienne, qu'E. Renan devait étudier un siècle et demi plus tard. Il se dirigea ensuite vers le nord jusqu'à Membidj, l'ancienne Hiéropolis, et découvrit Cyrrhus, totalement en ruines. Il fut suivi par un prélat et anthropologue, R. Pococke, qui explora en 1737 des lieux encore ignorés. Son livre, publié en 1745, reste un témoignage précieux car il décrit beaucoup de monuments aujourd'hui disparus.

Au sud, le Hauran, vaste région basaltique qui lui donne un air austère, ignoré des sources littéraires après Flavius Josèphe, se révéla riche en inscriptions. Un seul pèlerin, le russe V. G. Barski, est connu pour s'y être rendu en 1734, et le véritable pionnier fut l'allemand U. J. Seetzen, qui le parcourut lors de deux voyages en 1805 ; ses carnets ne furent toutefois publiés qu'un demi-siècle plus tard en raison de sa disparition en 1811. Là aussi régnait une grande insécurité entretenue par les razzias des tribus arabes, en particulier les Anazeh, qui appartenaient à la secte des Wahabites. Néanmoins, Seetzen visita presque tous les villages, dont certains étaient déserts. Il fut suivi par le suisse J. L. Burkhardt, plus sensible à l'architecture que son prédécesseur, mais tous deux recopièrent soigneusement les inscriptions tout en se heurtant régulièrement à la méfiance des habitants persuadés qu'ils cherchaient des trésors. Burkhardt confia certains de ses documents à deux Anglais, J. S. Buckingham et W. J. Bankes, qui s'associèrent et décidèrent de partir à leur tour pour le Hauran. Le premier, d'un esprit aventurier, parlant plusieurs langues, traversa la région en 1816 ; le second, un aristocrate, excellent dessinateur et helléniste, s'y rendit deux fois en 1816 et 1818, mais ses travaux restèrent ignorés jusqu'en 1994. Puis, au cours des années 1850, le Hauran fut parcouru par des missionnaires, parmi lesquels J. L. Porter, un Irlandais convaincu d'avoir redécouvert des lieux bibliques, des aventuriers et des diplomates. L'un d'eux, C. Graham, releva les premières inscriptions safaïtiques gravées par les pasteurs nomades qui relataient leurs vies, leurs peurs et invoquaient dans cet alphabet la grande déesse arabe Allat.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

La deuxième partie, plus courte, intitulée « Le temps des savants et des expéditions scientifiques », englobe la période comprise entre le milieu du XIX^e siècle et l'instauration du mandat français en 1920.

L'intérêt pour les vestiges antiques s'amplifia et la Syrie vit arriver des ressortissants de diverses nationalités. Parmi eux, trois diplomates et savants, J. G. Wetzstein, W. H. Waddington et M. de Vogüé parcoururent la région entre 1858 et 1862 et leurs publications se distinguent par leurs analyses historiques et leur compréhension de la documentation épigraphique. Quelques années plus tard, le consul d'Angleterre, R. F. Burton, aventurier, personnage ambigu et haut en couleurs, laissa des récits détaillés de ses différents voyages sans apporter de nouveautés, mais ils permettent de suivre l'évolution de l'état des ruines au fil du temps. La période suivante fut marquée par des rivalités entre les États qui voyaient dans les missions archéologiques un moyen de développer leur influence politique. Les Français, moins aidés que leurs homologues anglo-saxons ou allemands, furent néanmoins soutenus par l'École pratique des Hautes Études - où Ch. Clermont-Ganneau plaidait pour la création d'un institut permanent - le Louvre et l'Université, et R. Dussaud accomplit plusieurs séjours destinés à recueillir des inscriptions grecques et saïtiques. Encouragées par la politique de Guillaume II vis-à-vis de l'Empire ottoman, les missions allemandes se succédèrent, dont celles de R. E. Brünnow et A. von Domaszewski, qui explorèrent les régions méridionales et la Jordanie. Conseiller culturel à l'ambassade d'Allemagne et directeur du département des Musées de Berlin en résidence à Constantinople, T. Wiegand déploya une intense activité qui lui permit d'obtenir un accord permettant à l'Allemagne d'obtenir la moitié des objets découverts lors des fouilles, et le germano-américain G. Schumacher explora de nouveaux sites, en particulier à l'est du Jourdain. En 1899, arriva en Syrie une importante équipe américaine financée par l'université de Princeton et des hommes d'affaires. Les publications de cette vaste entreprise, qui se poursuivit sur plusieurs années, servent encore aujourd'hui de référence pour la précision des cartes, les nombreuses photographies et le relevé de centaines d'inscriptions. Enfin, il convient d'accorder une mention à l'anglaise Gertrude Bell, archéologue intrépide, aventurière, agent secret et première femme à avoir exploré la Syrie où elle fit trois voyages. Lors des deux premiers, elle se comporta comme les voyageurs du siècle précédent en émaillant son récit d'anecdotes. Par contre, ses observations et les photographies prises au cours du troisième voyage le long de l'Euphrate en 1909 restent des témoignages sur des sites qui ont beaucoup souffert depuis.

La troisième partie évoque, après l'interruption due à la première guerre mondiale, la reprise de l'activité et la poursuite des recherches d'abord sous le mandat français entre 1920 et 1946, puis sous l'administration syrienne après l'indépendance, avant que la guerre civile n'interrompe les recherches et n'engendre les destructions.

À partir de 1920, plusieurs institutions scientifiques furent créées puis regroupées en 2003 dans l'Institut français du Proche-Orient (IFPO), dont le siège initialement à Damas fut transféré à Beyrouth en 2011, et une surveillance plus étroite du patrimoine s'exerça. L'ampleur des chantiers incita à établir de nombreuses collaborations avec des missions étrangères, danoises, belges, anglaises, allemandes, américaines. En Phénicie, la mise au jour d'Ougarit révéla le passé d'une cité riche et puissante aux III^e et II^e millénaires et Palmyre bénéficia de restaurations et de fouilles de grande ampleur. En vertu des accords signés, de nombreux bustes funéraires quittèrent alors le site, dont ceux qui furent accueillis à la Ny Carlsberg Glyptotek, échappant ainsi à la folie destructrice récente.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Mais la période fut surtout marquée par les extraordinaires découvertes de deux cités sur l'Euphrate, Doura Europos en 1920 et Mari en 1933. La première se révéla d'une importance telle qu'il fallut ouvrir le site à des missions mixtes qui, au fil des années, fournirent d'abondantes informations sur les périodes hellénistique et romaine. Le point d'orgue en fut la découverte d'une synagogue peinte : « Un miracle se produisit : une oasis de peintures surgissait de la terre monotone » écrivit le directeur du chantier, C. Hopkins. Quant à Mari, les diverses campagnes confirmèrent qu'elle avait été une des plus grandes villes du monde au III^e millénaire et au début du II^e. La plupart des chantiers rouvrirent dans la Syrie indépendante qui conserva une partie des structures préexistantes ; les missions se succédèrent, apportant chaque année leur lot de connaissances tant sur les sites prestigieux que sur les régions délaissées jusque-là. Parmi ces dernières, les fouilles de la ville d'Ebla, située à 60 km au sud d'Alep, marquèrent une étape importante grâce à la découverte de milliers de tablettes en argile provenant des archives royales. Elles permirent de reconstituer la vie religieuse, économique, politique de la cité ainsi que ses relations avec les autres puissances régionales entre 2500 et 2300 av. notre ère.

En 1968, le gouvernement syrien décida la construction d'un grand barrage sur le Moyen-Euphrate, ce qui entraînait la disparition de nombreux sites. Il fit appel à l'aide internationale pour sauver en le maximum de l'oubli et neuf missions étrangères collaborèrent avec sept missions syriennes sur vingt-six d'entre eux. Malheureusement, peu de publications ont suivi ces travaux et les pillages ont dévasté ceux qui se trouvaient à proximité. Les deux régions au nord et au sud ne furent pas négligées. Les recherches s'intensifièrent après 1970 dans les jebels du nord, notamment sous la direction de G. Tate qui mit en évidence l'alternance des périodes de prospérité et de déclin des villages avant leur abandon. Dans le Hauran, rares sont ceux qui ne possèdent pas des vestiges antiques, et la ville de Bosra fit l'objet d'importants travaux. Parallèlement s'est poursuivie en France une entreprise commencée de longue date. Il s'agit de la réunion et de la publication des milliers d'inscriptions découvertes qui constituent une documentation précieuse sur la vie des communautés. Le premier volume des *Inscriptions Grecques et Latines de Syrie (IGLS)* parut en 1929 et les volumes se sont succédés jusqu'à nos jours grâce aux travaux des chercheurs, parmi lesquels A. S.-F.

La bibliographie permettra au lecteur intéressé de se replonger dans l'histoire des découvertes archéologiques et du passé syrien, qui montre que, en matière de patrimoine même reconnu par la communauté internationale, rien n'est jamais acquis. Il a fallu du temps pour que le riche passé de la Syrie resurgisse, et bien des lieux n'ont pas livré tous leurs secrets. Palmyre, où des perspectives prometteuses s'étaient récemment dessinées, est devenue le symbole de la haine vouée à l'Occident par Daesh, sans oublier la participation des armées syriennes et russes au saccage. Les recherches sont interrompues depuis 2011, les images satellitaires montrent les dégradations subies, les centaines de fosses creusées par les pilleurs, endommageant les sites à jamais. Comme le rappelle A. S.-F. dans le dernier chapitre, l'avenir est incertain. Il faudra établir un état des lieux, consolider ce qui peut l'être ; la question de la restauration, ou non, des sites se posera. Il est vrai aussi que l'enjeu patrimonial paraît secondaire dans un pays où, depuis 2011, la barbarie humaine a tué des centaines de milliers de Syriens et poussé des millions d'autres à l'exil.

Claude Briand-Ponsart